

La Quinzaine

littéraire

927 Du 16 au 31 juillet 2006

Le mythe chinois malmené

Très opposé aux ouvrages de philosophie chinoise de François Jullien, le sino-philosophe Jean- François Billeter – une autorité en matière de taoïsme classique – a voulu exprimer ses désaccords. Dire que son essai ne ménage pas ce dernier est une très grosse litote...

logue suisse Billeter – une autorité en matière de taoïsme classique – a voulu exprimer ses désaccords. Dire que son essai ne ménage pas ce dernier est une très grosse litote...

JEAN CHESNEAUX

JEAN-FRANÇOIS BILLETER
CONTRE-FRANÇOIS JULLIEN
Allia éd., 122 p., 6,10 €

Billeter tient pour mythique la Chine que Jullien a analysée au fil de ses ouvrages déjà nombreux. Mythique, car à la fois immuable, intemporelle, univoque et surtout a-politique, érigée en un en-soi culturel, alors que selon Billeter cette civilisation et cette philosophie classiques n'existaient qu'en tant qu'assise politique de l'ordre impérial. Les lettrés-fonctionnaires réunissaient en eux l'unité du pouvoir et du savoir. Ils gouvernaient par leur maîtrise de la culture (les examens impériaux), et assuraient par leurs écrits la pérennité du système ; « toute alternative au despotisme était impensable ». Billeter refuse qu'on parle des penseurs chinois « comme si ils avaient toujours été d'accord entre eux, du seul fait qu'ils étaient chinois ». Il récuse « ce mirage d'un univers intellectuel chinois entièrement séparé du nôtre ». Il en appelle à « l'unité foncière de l'expérience humaine » – point essentiel, encore qu'à peine effleuré par lui.

La pensée chinoise de l'immanence est au cœur des analyses de Jullien et des critiques de Billeter. L'immanence chinoise s'en tiendrait au dynamisme interne des situations, sans faire appel à des buts en soi ni à des valeurs absolues. Cette pensée, pour un Jullien à l'humeur post-moderne, se réaliserait dans la propension des choses, la logique de l'efficacité, le primat du procès sur la création, les stratégies du détour, le Sage-sans-idée, la force de l'allusion – pour reprendre quelques uns de ses titres et de ses formules-clés. Postures intellectuelles, que Billeter renvoie à un « enfermement », un assujettissement intrinsèque au pouvoir impérial. Loin de donner congé aux fins, elles constituent selon lui des opérations politiques fort bien finalisées, dans le but de « dérober à la vue la pratique effective du pouvoir ». Autant de griefs majeurs formulés avec brio, mais dont on regrette que leur concision extrême soit souvent allusive et mal référencée.

Billeter s'étend aussi sur des difficultés linguistiques. On ne saurait, exemple éminent,

escamoter la riche diversité du terme *Dao*, dont les connotations ésotériques viennent opportunément intimider le lecteur français et nourrir l'idée d'une altérité radicale de la Chine. Jullien en propose une traduction française unique, « le procès », conforme à sa thèse de l'immanence. En fait, rétorque Billeter, *Dao* peut aussi renvoyer plus banalement au fond des choses, à la nature, à la réalité, autant qu'à La Voie. En sens inverse, on ne rendrait pas non plus du même terme chinois la grâce des théologiens, celle d'une femme, celle d'un condamné, celle d'une politesse de langage. En clarifiant ces situations réciproques de polysémie, Billeter appelle à dissiper l'aura mystérieuse dont on continue si volontiers à enrober « LA » Chine.

Certains ont pu envisager que, en se lançant contre Jullien, Billeter aurait exprimé tout haut la vive défaveur que l'immense majorité des spécialistes français témoignent à celui-ci. Rassurons-les ! Alors que les sinologues, longtemps traumatisés par les outrances du maoïsme, se veulent doctrinairement a-politiques sinon anti-politiques, l'originalité de Billeter est, soulignons-le, de rappeler à Jullien la fonction politique de la civilisation chinoise classique, en tant que construction culturelle assurant la permanence du pouvoir impérial.

Billeter prolonge cette mise en cause politique en confrontant le mythe de la civilisation chinoise-en-soi à la scène contemporaine. Notamment sur deux points : le mouvement des démocrates chinois et l'intérêt des milieux d'affaires pour la Chine. Il relève sans indulgence « l'embarras de Jullien sur la question de la démocratie ». Il salue « ces hommes qui cherchent à se libérer du passé », pour construire une Chine certes restée profondément chinoise, mais qui tourne le dos à la Chine-selon-Jullien ; alors que ce sont les dirigeants actuels, qui poussent à une politique autoritaire de Restauration, « jouent les prolongations », procèdent à une « réanimation » du passé confucéen.

Non moins hardie, est la mise en cause par Billeter des « affinités », des « connivences » entre Jullien et les milieux d'affaires français que fascine le légendaire marché chinois ; la *Conférence sur L'Efficacité*, relève-t-il, a été présentée avec succès par son auteur à des chefs d'entreprises et à des milieux du management.

lement et docilement aux lois du marché, et accepter eux aussi d'être assujettis « au monde tel qu'il va ». Il semble qu'une pensée chinoise décrite par Jullien comme captive, enfermée dans les moyens, les méthodes et les manœuvres, indifférente à toute finalité, assure à ces gens d'affaires, dit Billeter, « des lettres de noblesse aussi flatteuses qu'inattendues ». On sait qu'Edouard Balladur en a félicité Jullien...

La forme très ramassée de ce brûlot conduit parfois notre polémiste à des aperçus bien expéditifs. Ainsi, Deleuze et Foucault sont convoqués en tant qu'inspirateurs putatifs de Jullien, sans qu'on sache sur quels points précis leur influence aurait joué. Billeter aurait dû s'aviser que ces philosophes de la perspective ont toujours maintenu une hiérarchie, une légitimité autonome du jugement politique – ce qui n'est pas le cas de Jullien. En sens inverse, on retiendra la remarque stimulante, encore qu'à peine esquissée, sur la « complicité » séculaire entre une France et une Chine l'une et l'autre profondément marquées par leur culture d'État. Ce qui, suggère notre Helvétie, a conduit des intellectuels français eux-mêmes « imbus du mandarinat laïc et du système des Grandes Écoles », à si bien accueillir les analyses de Jullien.

Autre note trop succincte, et qui dépasse de loin la polémique, le constat que Confucius « prescrit à l'homme ce qu'il doit faire, mais ne dit rien sur ce qui est sa faiblesse, sur le mal » ; alors que l'homme selon Kant a besoin de se servir de sa raison, parcequ'il est faible et sujet à l'erreur. !